LAN QYQALLA

24 JANVIER - LES SCÈNES JAMAIS FILMÉES

PRÉFACE – DE L'AUTEUR

Il existe des dates qui ne sont pas que de simples chiffres dans un calendrier. Il existe des nuits qui s'éveillent plus que les matins. Il existe des scènes qui n'ont jamais été filmées, mais qui ont été jouées dans mon âme, avec des jeux d'ombre et de lumière profonds. Le « 24(27) janvier » est l'une de ces dates où le temps m'a « ressuscité » — m'a rappelé que j'avais oublié de vivre ma propre vie, englouti pendant six années d'amour qui, un jour, s'est éteint au sommet même de sa flamme. Il s'est rompu dans le silence, à mi-chemin entre l'amour et le non-dit, entre le souvenir et l'abandon, entre l'art et le réel.

Le petit livre que vous tenez entre vos mains n'est pas seulement un cycle de récits. C'est une confession morcelée en événements vécus — comme un film suspendu un instant avant sa scène la plus cruciale. Là où le sentiment n'a pas su se dire à voix haute, mais est resté suspendu dans l'air. Là où un regard dure plus longtemps qu'une page. Là où le mot *amour* est toujours au temps imparfait.

Les personnages de ce cycle — Elsa, Urata, le Réalisateur — ne sont pas fictifs. Ils sont la voix de tous ceux qui ont ressenti un amour pur, sincère, profond, mais qui n'ont jamais été entendus ni mis en lumière. Ce sont des souvenirs gardés comme des scénarios dans des tiroirs fermés. Ce sont les phrases que nous voulions dire, mais que nous n'avons jamais prononcées.

J'ai écrit ce cycle pour ceux qui vivent encore dans le souvenir vif d'un hier. Pour ceux qui n'attendent plus, mais n'oublient pas. Pour ceux qui sentent que l'art ne sauve pas l'homme de la douleur, mais lui fait comprendre qu'il n'est pas seul.

Si vous vous retrouvez dans l'une de ces scènes, n'ayez pas peur. Vous avez vécu cet amour. Et cela vaut bien plus qu'un film.

L'Auteur LAN QYQALLA

Scène I – Les routes du souvenir

« Quand les chemins sont plus éloignés que les regards »

La première et la dernière rencontre. Elsa absente, Urata frappe à la porte. Le Réalisateur, fugitif de son propre passé. Dans une Pristina grise, un café reste intact sur la table — jamais bu.

Les gouttières ont commencé à pleurer aujourd'hui, ce 24(27) janvier, après des jours de gel mordant. Le soleil tente de regagner sa chaleur sur la morsure de l'hiver. L'hiver, lui, cède avec lenteur le passage au froid. Un duel non déclaré, suspendu dans un nœud de saison.

Hier soir, une tempête de messages éclata sur les réseaux sociaux – entre Elsa et lui. Une nuit glaciale, tendue entre le 26 et le 27 janvier, avait tendu son règne silencieux.

Le Réalisateur fuyait cette date. Il ne voulait pas s'en souvenir. La nostalgie douloureuse d'Elsa lui lacérait l'âme. Ils avaient vécu ensemble plusieurs années. Il l'avait aimée d'un amour qui ne pouvait plus jamais être recréé.

D'un pas lent, il se dirigea vers la Manifestation Littéraire de Pristina. Une ville qu'il aimait et détestait tout à la fois. Aimée pour l'amour qu'il y avait trouvé jadis. Haïe pour la séparation qu'il n'avait jamais choisie. Ces souvenirs l'envahirent en chemin, le ralentissant. Lorsqu'il entra enfin dans la salle, il s'assit en silence.

Urata, une jeune femme venue de la ville de K., assistait pour la première fois. Passionnée par les films, les pièces et les poèmes du Réalisateur, elle était venue simplement pour le rencontrer. Elle ne l'avait jamais vu en personne, mais l'avait ressenti dans ses œuvres, ses interviews, sa voix poétique.

Lorsque la manifestation prit fin, elle se leva, le cœur battant :

- Excusez-moi… Maître, puis-je vous saluer ? demanda-t-elle timidement.
- Bien sûr… même si je ne vous connais pas, répondit-il, un peu surpris.
- Mais moi, je vous connais depuis longtemps… peut-être depuis des années.
- Et alors ?
- Vos interviews, vos films, vos pièces… m'ont profondément touchée. Et votre poème d'aujourd'hui aussi. Vous parlez comme personne d'autre. C'est une douleur qui murmure en silence, à travers l'art.

Il esquissa un léger sourire. Elle poursuivit :

- Puis-je vous accompagner ? Peut-être ne serait-ce pas mal… de ne pas être seul, ce soir.

Le Réalisateur se tut. Une part de lui avait peur. Et si Elsa l'observait quelque part, tapie dans une ombre ? Était-ce une scène inventée ? Mais le visage d'Urata, sorti d'un autre temps, lui répondit autrement. Il n'y avait pas de ruse dans ses yeux.
Ils allèrent au restaurant « Amaro ». Elle parlait, il écoutait. À un moment, elle récita une scène de son film :

- « Quand tu n'es pas là, la pluie tombe sur Pristina, elle lave les routes du souvenir. »

Le Réalisateur s'adoucit. Il lui tendit la main en signe de reconnaissance. Elle la prit dans les siennes, la garda longtemps dans son giron — dissimulée sous la beauté de sa jeunesse.

- Je veux que tu oublies la solitude, Réalisateur…

- C'est la réalité.

- Mais aujourd'hui, nous sommes ensemble. Ce n'est pas un film. Je suis là, tout près.

Le serveur apporta le café. Mais lui se leva. Il ne but pas. Il ne dit pas un mot. Le 24(27) janvier l'avait vaincu… encore une fois.
Urata resta assise, seule, pétrifiée.

- Ah… ces pauvres réalisateurs… soupira-t-elle. Ils souffrent pour l'amour qu'ils n'ont plus, et ne goûtent jamais celui qui leur frappe à la porte…

Ses mains restèrent tendues, après l'ombre qui s'éloignait.

Scène II

Une nuit plus tôt

« Quand les messages sont plus froids que la neige »

Minuit, le 26 janvier. Les réseaux sociaux deviennent champ de bataille. Elsa appelle, les accusations éclatent, le silence devient l'arme la plus tranchante. Le lit reste vide.

UNE NUIT PLUS TÔT

« Quand les messages sont plus froids que la neige »

Il est 23h47, ce 26 janvier. Le Réalisateur ne trouve pas le sommeil.

La fenêtre Messenger s'ouvre avec un bip qui transperce le silence :

« Elsa est en train d'écrire… »

- *« Ne viens pas demain. Ne me cherche plus. Tu m'as assez déçue. »*

Il ne répondit pas immédiatement. Il n'entendait que le tic-tac de l'horloge sur le mur et sa propre respiration, alourdie par le poids des années.

Puis, un autre message s'afficha :

- *« Tu pars toujours quand il faut rester. Tes films sont bons, mais tu n'es pas un personnage. Tu n'es que fuite. »*

Il voulut répondre, commença à taper… mais les mots n'arrivaient pas. Il ne voulait pas se défendre. Il voulait juste effacer cette nuit. L'effacer du temps, de la mémoire, du cœur.

Une dernière phrase apparut :

- *« Misérables sont ceux qui se souviennent des dates. Moi, je ne me suis souvenue que de toi. »*

Puis, elle disparut du réseau. Hors ligne. Coupée.

Il resta là, figé devant l'écran noir, où le silence criait plus fort que n'importe quel mot.

Dehors, la neige tombait.

Dedans, c'était l'amour qui s'effondrait.

Le lit resta vide.

Et la nuit du 27 janvier se prépara…

sans ses acteurs principaux.

Scène III
La Manifestation
« Quand l'art rencontre la blessure »
Poètes, mots, voix. Le Réalisateur est invité sur scène. Une salve d'applaudissements… qui ne comble pas le vide. Urata le retrouve en face, mais lui, il n'est pas venu pour l'amour.

LA MANIFESTATION
" Quand l'art rencontre la blessure "
La salle est remplie de voix. Poème après poème. Un chœur silencieux d'âmes récitant la douleur en vers. Les micros passaient de main en main, et personne ne savait qu'au premier rang était assis un homme fatigué par le souvenir.
Le Réalisateur, venu sans invitation, sans sourire, sans Elsa. Un vieux foulard autour du cou et une poussière de pensées sur les épaules. Il restait assis, silencieux. Il ne parlait qu'avec les yeux.
Enfin, l'animatrice prit la parole :
- *« Ce soir, parmi nous, un ami de l'art. Le Réalisateur qui nous a offert des films qui parlent comme de la poésie. Nous vous invitons à dire quelques mots ! »*
Il se leva. Ses pas étaient lourds, comme ses films.
Il tenait le micro comme un homme qui n'a pas l'habitude des discours, mais du silence.
- *« L'art ne naît pas du bonheur, mais du manque. Si j'étais heureux, je n'aurais aucun film à vous montrer. Merci de me maintenir en vie… avec votre mémoire. »*
Les applaudissements furent chaleureux, mais en lui, c'était le froid qui dominait.
Urata, du fond de la salle, le vit. Et elle ne put plus contenir l'émotion. Elle se leva.
Avança lentement, et s'assit sur le siège vide à côté de lui.
Un instant, il fut surpris.
Elle était là. Encore.
- *« Pardon… mais je ne pouvais pas te laisser partir encore ce soir. »* - murmura-t-elle.
- *« Je ne suis pas venu pour l'amour. »* - dit-il, d'un regard profond.
- *« Et moi, pas pour la poésie. Je suis venue pour toi. »*
Silence.
Les regards se croisèrent.
Pendant quelques instants, dans cette salle chargée de vers, une scène se joua - sans mots.
Mais elle eut lieu.
En silence.

Par un rapprochement.
Par une main posée sur la sienne.
Et pour la première fois, en ce 24(27) janvier,
le Réalisateur…
ne partit pas.

Scène IV
La lettre arrivée trop tard
« Quand les mots arrivent après le temps, mais avant l'oubli »

Le matin du 28 janvier.
Le Réalisateur buvait le café qu'il n'avait pas bu la veille.
Urata avait dormi dans la chambre d'à côté, après une nuit sans séparation, sans silence.
Dans le hall, le réceptionniste l'arrêta :
- *« Monsieur, une enveloppe est arrivée pour vous. Elle a été remise tard hier soir, après que vous soyez monté. »*
Il l'ouvrit.
L'écriture lui était familière. Le parfum froid aussi.
La calligraphie était celle d'Elsa.
La lettre ne contenait qu'une page. Une orthographe soignée.
Peu de mots, mais assez pour faire trembler le matin :
« Je pensais qu'en te blessant, je guérirais moi-même. Mais je me suis fait plus de mal encore.
Tu étais mon seul film sans scénario. Les rôles étaient comme dans "Les oiseaux volent seuls". Et je l'ai détruit… avec mon improvisation.
Ne reviens pas vers moi. Et ne reste pas seul non plus.
Mais si jamais la neige tombe sur tes pensées, sache que l'un de ces flocons est le mot "pardon".
- Elsa »
Il s'assit.
Dans le café de l'hôtel.
La lettre à la main.
Urata descendit peu après. Elle le vit.
Quelque chose avait changé dans son regard.
- *« Tu as lu quelque chose… que tu aurais préféré ne pas lire ? »* - demanda-t-elle doucement.
- *« J'ai lu une fin… à laquelle je ne m'attendais pas. »*
- *« Est-ce une fin ? Ou une scène qui n'a pas encore été filmée ? »*
Il ne répondit pas.
Il lui tendit l'enveloppe.

Elle lut.
Avec les yeux de l’esprit, pas seulement ceux du corps.
Puis elle se leva et dit, avec calme :

- *« Je serai là… même quand tu comprendras enfin la réponse.*

Mais si tu choisis de partir… dis-moi au moins au revoir. »
Le Réalisateur regarda dehors.
Pristina était figée.
Comme toujours, le 28 janvier.
Puis il murmura :

- *« Il y a des rôles qu’on ne peut pas laisser derrière soi.*

Et des acteurs… qui restent dans l’âme.
Mais ce film… ce film-là, maintenant, est un autre. »
Et pour la première fois…
il choisit lui-même le scénario.

Scène V
Le cinéma vide
« Quand les lumières s’éteignent et que le souvenir reste à l’écran »

Printemps. 23 mars.
Un petit cinéma dans la ville de K.
Sur le mur : une affiche jaunie portant le titre :
« 24(27) Janvier – La scène qui n’a jamais été tournée »
Peu de monde.
Les invitations n’avaient été envoyées qu’à ceux qui savaient *ressentir*.
Le Réalisateur n’avait prévenu personne.
Le film ne comptait aucun acteur célèbre. Aucun scénario.
Pas de musique.
Juste des voix.
Des souvenirs.
Des images humides de Pristina.
Urata n’était présente que comme voix de fond.
Au dernier rang, une femme vêtue d’un manteau noir, lunettes larges.
Personne ne la connaissait.
Personne ne l’avait vue entrer.
Elle pleurait en silence.
Et ne bougea ni au début, ni à la fin du film.
C’était Elsa.
À la fin, un simple message apparut sur l’écran noir :
« Pour ceux qui ont aimé trop fort, sans savoir comment.
Pour ceux qui sont partis, mais n’ont jamais oublié.
Et pour ceux qui sont restés…
attendant un retour qui n’est jamais venu. »
Les lumières se rallumèrent.
La salle se vida.
Seule Elsa resta. En silence.
Et quelque part dehors, sur un trottoir mouillé,
le Réalisateur avait posé une vieille caméra.
Il tournait. Une seule scène.
Il parlait à la caméra :

— *« Ce n’est pas la fin… tant que quelqu’un se souvient. »*

Extrait du journal d’Elsa
(Écrit le 28 janvier, au lendemain du récital)
Aujourd’hui, je n’ai pas pu me lever comme d’habitude.
Les fenêtres m’ont regardée avec étonnement.
Je ne les ai pas ouvertes.
Je n’ai même pas fait le café.
J’avais l’impression que tout avait déjà été fait - le goût, l’arôme, même le matin.
Une fille a commenté hier, sous une interview de toi :
« Le Réalisateur silencieux… l’homme qui ne connaît pas l’amour, mais qui le dépeint si bien. »
Je l’ai lu avec colère. Puis relu avec douleur. Elle avait raison.
Je ne sais pas si je voulais que tu m’aimes comme dans tes films…
ou simplement que tu m’entendes quand mon silence criait.
Mais toi, tu as toujours voulu des scènes parfaites.
Ma vie n’était pas parfaite.
Elle était chaotique, désordonnée, pleine de boue et de lumière en même temps.
Tu sais quoi ?
J’ai vu ton film aujourd’hui.
« 24(27) Janvier – La scène qui n’a jamais été tournée »
Je l’ai pleuré en silence.
Il était beau. Comme toujours.
Mais ce n’était pas pour moi.
C’était pour une autre Urata.
Pour un autre public.
Pour un souvenir que tu voulais réparer avec de l’art.
Et maintenant je comprends.
Tu ne m’aimais pas, moi.
Tu aimais une idée de moi.
L’actrice qui ne fit jamais partie de ton casting, car tu ne pouvais pas la diriger.
Moi, je ne suis pas mise en scène.
Je brûle vive… sur scène.
Aujourd’hui, j’ai décidé de ne plus te haïr.
De ne plus t’attendre.
Juste de vivre… sans toi.
Mais parfois, quand il pleut,
je marche encore dans les rues…

comme une figurante dans ton film.
Le seul film qui n’a jamais été tourné.

Scène VI

Le retour d’Urata
« Quand l’amour est plus courageux que la peur »

Un an plus tard.
La neige recommençait à tomber sur Pristina.
Un nouveau festival littéraire prenait vie.
Mais cette fois, Urata n’était plus une simple spectatrice des mots des autres.
Elle était **sur scène**.
Ici, sur cette scène nouvelle,
elle était encore celle qui était tombée amoureuse de l’art du Réalisateur.
Mais aujourd’hui,
c’était elle qui **créait son propre art**.
Elle parlait d’amour,
de son absence,
et de la peur qui naît chaque fois que l’on sent que l’on pourrait tout perdre.
Elle récitait des poèmes.
Ses mots faisaient écho à ceux des Réalisateurs d’hier —
mais cette fois, c’était sa propre voix.
Son propre chemin.
Dans le public,
le Réalisateur l’observait avec les yeux embués.
Ses regards oscillaient entre Urata
et une suite de souvenirs qui, pour lui,
n’avaient jamais vraiment eu de fin.
Il l’aimait.
Mais elle avait toujours été un mystère.
Une forme d’amour irréductible — qu’il n’avait jamais su exprimer pleinement.
Urata termina sa lecture.
Un silence court traversa la salle.
Aucune parole superflue n’était nécessaire.
Le public l’applaudit.
Mais elle ressentit quelque chose de plus profond qu’un simple instant de gratitude.
Elle regardait le Réalisateur.
Et elle savait :
pour lui, c’était plus qu’un poème.
C’était quelque part entre l’absence
et la présence vive qu’il n’avait jamais su nommer.

Alors que les gens quittaient la salle,
elle s’approcha.
Tendit la main.
Il la prit,
mais les mots lui manquaient.

-*Urata…*, souffla-t-il, le souffle long.

- *Je t’ai toujours attendu, Réalisateur.*

Pas pour l’amour.
Mais pour ne pas perdre l’art que tu crées.
Je sais, peut-être qu’on n’y arrivera jamais,
mais… moi, je suis toujours restée là.
Il la regarda quelques secondes.
Son visage figé disait tout ce qu’il aurait voulu lui offrir.
Mais il ne put s’aider que par ces mots qui lui restaient coincés aux lèvres.
Il serra sa main
et la laissa partir.
Urata reprenait le chemin de sa vie.
Mais quelque chose se passa.
Elle entendit une voix forte derrière elle :

- *Urata, ne pars pas !*

C’était lui.
Quelque chose venait de s’éveiller en lui.
Quelque chose qu’il ne comprenait qu’à travers **le goût de la perte**.
Mais au moins, maintenant,
après toutes ces années,
il pouvait dire qu’il voyait enfin Urata
comme une **partie de sa vie**.
Ils ne savaient pas ce que l’avenir leur réservait.
Mais ils étaient enlacés
par ce temps incertain
qui les avait réunis.
Il n’y avait plus de peur.
Ni de l’éloignement,
ni de cet amour
qui risquait encore de rester sans nom.

Scène VII
Le dernier poème
Quand chaque scène de la vie devient un vers.

Pour le Réalisateur,
chaque scène de la vie avait été un vers inachevé,
un poème commencé sans jamais savoir où il mènerait.
Mais ce qui se passait maintenant…
était différent.
Ce n’était pas une fin.
C’était la fermeture d’un chapitre —
et peut-être l’ouverture d’un autre.
Dans la salle du Festival Littéraire,
le public s’était installé dans un silence recueilli.
Un murmure doux, venu des recoins de la salle,
remplissait l’espace d’une tension pleine de sens.
Urata,
pour la première fois,
était au centre de la scène,
invitée à réciter **le poème qu’elle avait écrit pour lui.**
Elle commença.
Ses mots résonnaient comme une chanson
gardée secrète dans son cœur pendant des années.
Les vers soignaient,
comme des échos lointains,
et dansaient sur la peau fragile de la mémoire,
comme des doigts sur un piano muet.
Son poème était un reflet de tout :
de la perte,
de l’amour divisé,
et de la lumière cachée dans l’ombre du temps.
« À chaque pas que l’on fait,
on découvre davantage.
À chaque phrase qu’on prononce,
on fait naître la lumière.
Oui, peut-être que nous ne verrons jamais le soleil.

Mais nous saurons que notre cœur
a gardé sa clarté en silence. »
À chaque vers,
elle sentait les yeux du Réalisateur fixés sur elle.
Il n’était plus loin,
plus dans la fuite.
Il restait.
Il écoutait.
Chaque mot,
chaque souffle,
était un pont jeté entre eux.
Quand elle termina,
le silence tomba une fois encore.
Pas un silence vide —
mais un silence plein de tout ce qu’ils avaient été.
Tous attendaient qu’il parle.
Mais il ne dit rien.
Il n’en avait pas besoin.
Il savait que c’était trop tard pour les mots —
mais jamais trop tard pour sentir.
Cette **absence de parole**
était peut-être la plus belle des réponses.
Urata le regarda,
et sut qu’elle avait tout dit.
Quand elle leva la tête,
elle vit ses yeux la chercher.
Il ne fuyait plus.
Il **restait**,
avec le cœur ouvert,
ressentant ce qu’il avait perdu
et peut-être, ce qu’il pourrait encore retrouver.
Ce poème n’avait pas besoin d’une fin.
Le Réalisateur le savait.
C’était un poème **qui vivrait à jamais**,
comme chaque scène de vie,
comme un vers qui se prolonge,

comme une émotion
qui survit à l’ombre et à la lumière.
Il était resté.
Pour la première fois,
il **n’était pas parti.**

Cycle complet : ***« 24(27) Janvier – Les scènes jamais filmées »***
Un voyage à travers l’amour inachevé, les souvenirs persistants,
et l’art qui réunit même ceux que la vie a éloignés.
Un livre pour ceux qui n’ont aimé qu’une seule fois -
mais qui portent cet amour **pour toujours**.

Point de vue sur la narration cyclique
Dans ce cycle de récits, la narration cyclique joue un rôle important dans la structuration des expériences et des événements des personnages. Le cycle est une forme qui cherche à rassembler et décrire les moments clés de la vie, qui se produisent et se répètent de différentes manières, étant interconnectés avec chaque scène précédente et suivante. Ce type de structure repose sur l'idée que la vie n'a pas un début et une fin clairement définis, mais est un processus continu, où chaque moment est une continuité de ce qui s'est passé avant et une préfiguration de ce qui viendra.
Dans ce cycle, chaque chapitre est comme un petit cycle au sein d'un cycle plus grand. Cela rend la narration semblable à un processus qui continue de croître et d'évoluer. Les événements des personnages et leurs sentiments peuvent sembler flous et incompréhensibles pendant une période donnée, mais chaque partie de leur vie est un pas qui les rapproche d'une compréhension plus profonde. Tout comme un vers de poésie qui n'a pas de fin définie, mais qui continue à vivre dans la mémoire et le cœur du lecteur, ainsi est la vie des personnages : sans fin définie, mais une continuité qui forme une histoire vivante.
La narration cyclique représente bien plus qu'une simple description d'événements. C'est une forme créée pour refléter **le temps comme un cercle** : où le passé, le présent et l'avenir sont entrelacés et se soutiennent mutuellement pour former un tout. Les personnages, comme Urata et le Réalisateur, ne sont pas simplement bloqués dans une période déterminée, mais sont toujours en quête d'une compréhension plus profonde de ce qu'ils ont vécu et de ce qui se passe dans leur vie, sans savoir que cela pourrait être un voyage sans fin.
C'est pourquoi ce petit livre est plus qu'une conclusion ; c'est un appel à réfléchir sur **les conséquences et les impacts permanents des choix et des actions d'un individu**. La vie ne s'arrête pas à un moment donné, et les souvenirs ne peuvent pas être confinés dans une période déterminée. **Le cycle continue**, tout comme la quête pour comprendre l'amour, pour créer et partager ce qui reste flou et inaltéré. Le cycle est comme une poésie

qui n'a pas de fin, mais qui offre toujours au lecteur la possibilité de le poursuivre dans son esprit, réfléchissant à la vie et aux personnes qu'il a connues et connaîtra.
De cette manière, la narration cyclique accorde au **temps infini** à ce cycle de la vie, où chaque scène et chaque événement sont interconnectés et portent le poids des expériences passées et des possibilités futures. C'est une histoire qui ne se termine jamais, car chaque moment, chaque scène, est une nouvelle occasion de comprendre et de changer tout.

May 2025
Lan Qyqalla